

Françoise Dubost-Luciani

# LE PETIT SEPTUOR DE NANNY BROUETTE



*Illustration : Anne Luciani*



# Chapitre 1

- Pourquoi m'avez-vous donné ce nom, maman ? avait demandé Arpad. Le prof d'allemand m'a dit que c'était un nom hongrois et que j'étais le seul français à m'appeler comme cela : il l'a vu sur internet.

Comme tous les dimanches, la famille était au complet autour de la grande table ovale de la salle à manger à l'exception de Solveig, la benjamine qui prenait encore ses repas dans la nursery en compagnie de Nanny Brouette. Nina, la mère, pianiste anglo-polonaise était entourée des deux plus jeunes garçons : Alban et Stanislas et Nicolas le père, violoniste franco-russe, de Marie-Liesse et d'Astrid, âgées respectivement de dix et onze ans. Arpad l'aîné de la tribu était placé à côté d'Alban dont il était le protecteur et l'idole.

Dans cette famille cosmopolite, les conversations se déroulaient principalement en anglais : Nina se vantait effrontément d'être polyglotte, mais en fait, elle ne parlait correctement que sa langue maternelle et si son français était maintenant à peu près acceptable il n'en allait pas de même pour le russe, langue de prédilection de Nicolas, qu'Arpad, Marie-Liesse et Astrid, les trois aînés, maîtrisaient parfaitement, mais dont elle n'avait que de très vagues notions et qu'elle ne comprenait pratiquement pas. Quant au polonais, bien qu'il lui arrivât parfois d'en émailler ses phrases dans l'espoir d'éblouir son auditoire, elle n'en savait guère qu'une cinquantaine de mots, son père n'y ayant recouru que lorsqu'il était en colère afin de pouvoir lancer des imprécations ordurières sans choquer son entourage.

- Pourquoi m'avoir donné un nom hongrois alors que vous ne parlez hongrois ni l'un ni l'autre et que je suis né en France,

insista Arpad, comme sa mère, occupée à se choisir une tranche de rosbif à son goût, ne lui avait pas répondu.

Nina, ayant transféré dans son assiette un épais morceau de viande sanguinolente comme elle l'aimait, éclata de rire, un rire perlé de petite fille qui charmait Nicolas et qui exaspérait Arpad, car il lui semblait aussi peu naturel que l'accent anglais qu'elle avait conservé malgré treize ans de résidence en France.

- C'est tout simple, expliqua-t-elle d'un ton enjoué. Ton père et moi t'avons fait à Budapest, c'est pourquoi nous avons choisi ce nom que je trouve ravissant et si romantique. Marie-Liesse a été faite à Paris, Astrid en Suède et Alban à Lyon, ce qui n'était pas romantique du tout. Le piano n'était pas un Steinway, notre chambre d'hôtel donnait sur les maisons d'en face et il y avait un bidet dans la salle de bains. Stanislas a été conçu à Cracovie et Solveig à Oslo. Je suppose que tu sais ce que veut dire "concevoir", crut-elle bon d'ajouter. C'est quand un spermatozoïde de l'homme se débrouille pour rencontrer un ovule de la femme et que cela donne un bébé si la femme ne fait pas une fausse-couche.

- Ma petite poule dorée, crois-tu que cela soit utile de donner de tels détails devant les enfants, protesta doucement Nicolas.

- Ne vous inquiétez pas, papa, dit Astrid en russe, Arpad, Marie-Liesse et moi savons déjà tout cela. Et les petits ne comprennent pas.

- Moi si, protesta Alban dans la même langue, qu'il commençait à parler correctement. Je ne suis plus un bébé : j'ai sept ans, je ne...

- Astrid et Alban, vous êtes très impertinents, et je vais dire à Nanny de vous punir sévèrement ! coupa Nina avec irritation. Vous savez parfaitement que vous ne devez pas parler russe. C'est très impoli pour moi.

- Mais, maman, ce n'est pas comme si vous ne le compreniez pas ? protesta ironiquement Astrid.

Nina se mordit les lèvres tout en lançant à sa fille un regard furibond. Elle redoutait Astrid, la seule avec Arpad à lui tenir tête ouvertement malgré ses dix ans, et s'attaquait rarement à elle préférant s'en prendre à Alban que son hypersensibilité jointe à l'amour qu'il lui portait ainsi que son admiration pour son talent de pianiste rendait infiniment plus vulnérable.

- En tout cas, Alban, il est préférable que tu t'en tiennes à ta langue maternelle, car je peux te dire que ton russe est épouvantable : je n'ai pas pu saisir un mot de ce que tu as marmonné, déclara Nina, d'un ton dédaigneux.

Astrid esquissa un sourire goguenard, toisant sa mère d'un œil hostile, mais Alban baissa la tête et Arpad vit une larme couler sur son visage. Il entourra d'un bras les épaules de son jeune frère et l'attira tendrement contre lui.

- Alban a fait d'énormes progrès, déclara-t-il sèchement en braquant son regard bleu acier sur sa mère et il n'a pas fait une seule faute, n'est-ce pas, papa ?

Une des nombreuses vertus de Nicolas était le tact. Il détestait blesser qui que ce soit, a fortiori sa femme adorée, mais son attaque contre le pauvre Alban était parfaitement injustifiée aussi jugea-t-il bon d'intervenir en usant toutefois de la plus grande délicatesse.

- Tu as dû mal entendre, ma chérie, je t'assure que tout ce qu'il a dit était tout à fait correct ?

- Je ne suis pas sourde, Nicolas ! s'écria Nina ulcérée et tes enfants me feront mourir. Arpad, Astrid et Alban, je vous prie de quitter la table immédiatement et d'aller finir votre repas dans la cuisine. Vous n'aurez pas de dessert.

Les trois enfants se levèrent et sortirent de la pièce sans se faire prier, indignés par la mauvaise foi de leur mère.

- Arpad, il faut faire quelque chose, murmura Astrid dont les yeux du même bleu que ceux de son frère luisaient de colère.



## Chapitre 3

Nina était maintenant presque à terme de sa septième grossesse et passait une partie de ses après-midi allongée sur le canapé du salon qui avait supplanté la méridienne, cadeau de sa belle-mère, quand elle ne contemplait pas sa silhouette de face et de profil dans le grand miroir placé derrière le Steinway, exactement comme le faisait Léocadie ; mais ses motivations différaient sensiblement de celles de son employée : Léocadie le faisait pour se rassurer, Nina, pour s'admirer. Elle adorait être enceinte et ne souffrait que modérément lors de ses accouchements. Les soins dont elle faisait l'objet pendant ses grossesses et les applaudissements dont le public saluait son courage étaient pour elle une inaltérable source de ravissement. Avec ses boucles blondes, l'expression faussement innocente de ses yeux pervenche, ses fossettes, son col Claudine et sa jupe découvrant ses jambes fuselées, elle avait tout d'une fillette naïve précocement engrossée par un individu sans scrupules.

Elle était en extase devant son image lorsque'Arpad entra dans le salon, un soir, en rentrant du Conservatoire.

- Ah, vous êtes là, maman, dit-il après avoir déposé un baiser aussi rapide qu'indifférent sur la joue satinée de sa mère. Cela tombe bien, je voulais vous parler.

- Comment trouves-tu mon nouveau parfum, Arpad ? demanda Nina, soucieuse de détourner la conversation : le ton de son fils aîné ne présageait rien de bon.

- Délicieux, répondit distraitement Arpad, comme s'il s'était agi d'une tarte aux fraises. Ce que j'ai à vous dire est sérieux, maman.

- Ne me dis rien qui risque de me commotionner, soupira Nina, tu sais que mes nerfs sont fragiles et cela pourrait nuire à Kostia.

- Savez-vous vraiment que ce sera un garçon ? questionna Arpad soudain intéressé. Vous aviez dit que vous ne désiriez pas savoir le sexe du bébé avant la naissance.

- Je ne le sais pas, mais j'en suis AB-SO-LU-MENT sûre. D'ailleurs je VEUX un garçon et à part Daria je n'ai trouvé aucun prénom féminin russe qui me plaise.

- Il y en a certainement d'autres, fit Arpad réprimant à grand-peine son agacement. Mais ce que je veux vous dire est vraiment important et il faudrait que ce soit réglé avant que vous n'accouchiez. Savez-vous qu'Alban a énormément de mal à lire ses partitions : il ne voit les portées que s'il a pratiquement le nez dessus. Je pense qu'il est terriblement myope et que c'est très mauvais pour lui de se forcer la vue comme il est obligé de le faire. Il faut absolument qu'il aille consulter un ophtalmologue le plus vite possible.

- Mais c'est horrible ! gémit Nina. Crois-tu qu'il va devoir porter des LUNETTES ? Oh, mais c'est très mauvais pour le bébé cette histoire. Oh, je sens qu'il s'agite dans mon estomac.

- Mon ventre, corrigea machinalement Arpad.

- Mais, Arpad, parler de son... de son milieu est si choquant.

- Moins que de parler de spermatozoïdes qui se débrouillent pour rencontrer vos ovules, dit Arpad en haussant imperceptiblement les épaules. En tous cas, je ne vois pas ce que le bébé a à voir là-dedans ! Bien sûr qu'Alban devra porter des lunettes. Il n'y a vraiment pas de quoi faire un drame. Préférez-vous qu'il devienne aveugle ?

Nina se mit à sangloter et pressa ses mains sur son ventre d'un geste théâtral.

- Ne sois pas si méchant avec moi, Arpad, tu vas tuer mon pauvre petit Kostia. Je ne veux pas qu'Alban porte des lunettes : il sera si affreux ! À sept ans ! Ne vaut-il pas mieux attendre qu'il soit adulte, ce sera moins choquant. Cela peut même être

très séduisant. Mon père portait des lunettes et toutes les femmes l'adoraient. Mais un enfant de sept ans ! Non, non ! Je suis sûre qu'il ferait peur au pauvre petit Kostia.

- Ou à la pauvre petite Daria ! fit Arpad d'un ton sarcastique. Donc vous préférez qu'Alban cesse de faire de la musique et perde la vue ?

- Mais pas du tout : il faut absolument un altiste dans la famille. Mais il doit y avoir une autre solution pour qu'il puisse voir sa musique. Une grosse loupe par exemple, je ne sais pas...

- Très commode ! remarqua ironiquement Arpad. Il tiendra son violon de la main gauche, son archet de la droite et la loupe entre ses doigts de pieds, je suppose.

- Oh Arpad, tu n'as vraiment aucun cœur. Tu sais bien qu'il ne me faut aucune contrariété en ce moment et tu viens me bouleverser avec ton histoire de lunettes. Tu fais une montagne de taupinières. Il est probable qu'il n'a qu'une mouche dans l'œil ou simplement de la poussière ; cette Léocadie est si négligente.

- Maintenant, si Alban est myope c'est de la faute de Léocadie !" Arpad était excédé. "Bon, maman, reposez-vous avec le pauvre petit Kostia, je m'occuperai de tout : vous n'aurez qu'à signer un chèque. Et je vous promets que vous ne verrez jamais Alban avec ses lunettes. Il les enlèvera avant de se présenter devant vous. Il vous suffira de ne jamais mettre les pieds dans notre salle de musique" . Arpad sortit de la pièce la tête haute et partit prévenir le "Très Haut Conseil" qu'il y aurait une réunion extraordinaire aussitôt après le dîner.

Après avoir vilipendé leur mère pendant un bon quart d'heure, les membres du Très Haut Conseil décidèrent que Marie-Liesse irait parler à Nanny Brouette qui, à défaut de cœur, avait une indéniable conscience professionnelle. Alban porta bientôt une jolie paire de lunettes dont il était très fier et dont la fine monture dorée ne défigurait nullement son charmant petit visage. Ayant pour ainsi dire recouvré la vue, il

fit désormais preuve d'une faculté de déchiffrage véritablement exceptionnelle.

Alban avait toujours rêvé d'être pianiste. Dès l'âge de trois ans, quand il se pensait en sécurité, il se glissait dans le salon et essayait furtivement de reproduire les morceaux qu'il préférait sur le piano à queue. Les enfants avaient l'interdiction, non seulement, ne serait-ce que d'effleurer le Steinway, mais même de pénétrer dans la pièce en l'absence de Nina. Un jour Nanny Brouette avait surpris Alban dans une sorte de transe si bien qu'il s'était mis à jouer sans aucune retenue, ayant même perdu la notion du temps. Il avait été sévèrement puni : contraint de rester à genoux, le nez contre le mur du salon pendant deux heures. Arpad l'avait trouvé en rentrant du collège, secoué de sanglots, seul dans la pièce. Après avoir relevé son frère, l'avoir confessé et serré tendrement dans ses bras pour le consoler, il était allé confronter Nanny Brouette, ses yeux bleu acier flamboyant de rage, et l'avait menacée de porter plainte contre elle pour traitement dégradant. Nanny Brouette qui ne craignait aucun être humain à l'exception d'Arpad et, à un moindre degré, d'Astrid auxquels elle se serait bien gardée d'appliquer des "traitements dégradants" en dépit de leurs nombreuses transgressions, s'était contentée de pincer les lèvres et de fixer sur Arpad un regard timidement réprobateur.

- Alban sera altiste, avait déclaré péremptoirement Nina. Le piano est un instrument de femme. Seule une femme a le délié et aussi la patience de faire des gammes, des exercices et du Czerny pendant des heures d'affilée. Et le violon est une affaire d'homme. Le rubato est tout de même essentiel et seul un homme peut avoir assez de force pour produire un rubato satisfaisant. Les grands violonistes sont tous des hommes et les pianistes exceptionnels sont des femmes.

Arpad était intervenu, sarcastique :

- Tout le monde sait que Rubinstein, Glen Gould et bien sûr Chopin étaient des femmes !

- Oh, je suis certaine qu'au fond, Chopin était homosexuel, avait affirmé Nina.

- Ce qui explique sa longue liaison avec George Sand, qui, elle, était un homme, n'avait pu s'empêcher de remarquer Nicolas ironiquement. Oh, mon canari bleu, mon oiseau des îles ! Tu m'enchantes quand tu déraisonnes ainsi. C'est pour cela que je t'aime autant.

Arpad avait jeté un regard soupçonneux à son père, assis nonchalamment sur un fauteuil Voltaire, son beau visage ovale respirant la bienveillance et la sérénité. Il se demandait comment il pouvait supporter les propos de sa mère, son égoïsme et ses simagrées. Peut-être les mots doux qu'il inventait pour elle n'étaient-ils que pure hypocrisie et cachaient-ils tout bonnement l'envie qu'il avait de battre sa femme comme plâtre, à l'instar des parents de la malheureuse Léocadie.

Arpad avait souvent souhaité que son père en vienne à cette extrémité, mais il avait du mal à imaginer Nicolas, avec sa douceur presque féminine, portant la main sur qui que ce soit.

Alban avait dû renoncer à être pianiste. À la vérité, cela n'avait pas été un trop gros sacrifice, car le violon aurait été son second choix. Il n'avait pas le caractère docile de Marie-Liesse, mais, comme Arpad, il avait horreur des esclandres, alors qu'Astrid les recherchait avec gourmandise, indifférente aux conséquences qu'ils pouvaient entraîner.



participer à la conversation. La moquette neuve est complètement fichue : elle est pleine de taches de confiture. Et Léocadie mange des bonbons toute la journée et jette ses papiers n'importe où.

- Comment ? s'exclama Nicolas. Cette fille a osé saccager la chambre de ma MÈRE !!! Et cela après toutes les recommandations qui lui avaient été faites. Nous aurions dû la loger dans la nursery." Nicolas était blême de rage et les enfants étaient terrifiés : jamais ils ne l'avaient vu dans un tel état.

- Mais elle se serait servie de la salle de bains de Nanny, protesta Nina : nous aurions dû déménager toutes ses affaires et cette Léocadie aurait bouché son lavabo avec ses horribles cheveux gras.

- Bien sûr vous préféreriez qu'elle bouche celui de ma mère, s'écria Nicolas d'un ton furieux.

L'arrivée de madame Besson portant une énorme soupière fumante interrompit la discussion. Tous gagnèrent leurs places après qu'Arpad eut tendu Kostia endormi à la cuisinière qui le serra contre sa vaste poitrine et l'emmena hors de la pièce. Pour faire plaisir à Nicolas dont c'était le potage préféré, elle avait fait du bortsch dont Sonia lui avait donné la recette, tout en sachant que Nina détestait cela. D'ailleurs, à part Marie-Liesse et Arpad, tous les enfants avaient horreur de tout ce qui avait goût de betterave. Nina poussa un soupir : la cuisinière avait disparu en emmenant Kostia qui s'était réveillé et dont on pouvait entendre les hurlements : il était trop tard pour lui faire les remarques désobligeantes qu'elle aurait aimé lui faire. Comble de malchance la soupière était beaucoup trop lourde pour être passée de mains en mains et Nina dû se résigner à se lever pour remplir les assiettes.

- Je n'en veux pas, déclara Astrid, refusant de tendre la sienne. Vous savez très bien que je ne peux pas avaler le bortsch : c'est absolument horrible.

- Aucune importance, dit sévèrement Nina. Donne-moi ton assiette : tu dois apprendre à manger de tout.

Astrid darda sur sa mère un regard vengeur et se résigna à tendre son assiette que Nina prit un malin plaisir à remplir presque à ras bord. Astrid la gratifia d'un "merci" narquois avec une envie presque irrésistible de lui jeter son bortsch à la figure. Nina servit une pleine louche du potage violacé à Alban qui fit une moue dégoûtée et juste un fond d'assiette à Solveig et à Stanislas avant de se rasseoir devant son assiette vide.

- Vous n'en mangez pas vous, maman ? demanda ironiquement Astrid qui attendait qu'Arpad ait fini son bortsch pour changer d'assiette avec lui.

- Ne sois pas insolente, Astrid ! répliqua sèchement Nina. Je suis une adulte et toi tu n'es qu'une enfant.

- Astrid a dit à Léo qu'elle se tenait de manière dégoûtante, déclara Stanislas qui s'efforçait d'étaler son fond de soupe sur son assiette.

- C'est vrai maman, appuya Alban, elle parle la bouche pleine et elle crache partout.

Stanislas mit ses coudes sur la table, brandit son couteau et sa cuillère qui dégoulina sur la nappe blanche, et se mit à rire bruyamment. "Et elle pousse sa nourriture dans sa gorge avec son couteau, comme ça !" Il ouvrit sa bouche comme un four et y enfonça son couteau aussi loin qu'il le put. Ses aînés le regardèrent, terrifiés, attendant la réaction de leur mère. Stanislas était assis à la droite de Nina. Celle-ci lui retira prestement son couteau, et saisissant l'avant-bras gauche de son fils cogna son coude sur la table. Stanislas hurla de douleur et se mit à pleurer.

- Pose ta main sur la table, ordonna Nina. Stanislas, surpris, cessa de se frotter le coude et posa sa paume à plat sur la nappe. Avant que Nicolas ait pu intervenir, Nina prit sa lourde cuillère

en argent et l'abattit sur les jointures du petit garçon qui émit un second hurlement.

Nicolas se leva et vint cueillir son fils qu'il berça tendrement dans ses bras. "Aviez-vous vraiment besoin de faire cela Janina ?" dit-il d'une voix dure. Marie-Liesse et Solveig étaient en larmes, mais Arpad et Astrid vrillaient leur regard bleu acier sur leur mère.

- Vous n'êtes qu'une méchante femme et tout le monde vous déteste ! dit Astrid avec intrépidité. Nous aimons papa : c'est un vrai papa, mais vous, vous êtes dix fois pire que Nanny Brouette.

- Nanny ne nous a jamais fait mal, sanglota Solveig. Tout était bien mieux avant qu'elle s'en aille. Elle s'occupait de nous : j'avais des culottes propres et toutes nos affaires étaient bien repassées et bien rangées. Elle me faisait mes tresses tous les matins. Je voudrais que Nanny revienne, papa !

Ses frères et sœurs considérèrent Solveig avec stupeur, réalisant brusquement qu'elle avait exprimé ce qu'ils ressentaient tout au fond d'eux-mêmes : la vie était tellement moins compliquée quand Nanny Brouette était là. Même sa rigueur leur manquait. Tout était si facile sous sa tutelle : il n'y avait qu'à suivre l'emploi du temps strict qu'elle avait fixé. Les aînés n'avaient pas à endosser des responsabilités trop lourdes pour leurs jeunes épaules, à être constamment tourmentés par les soucis qu'ils se faisaient pour les plus petits ; ils pouvaient consacrer tout leur temps à leur travail de classe, à la musique, ainsi qu'à leurs jeux et à leurs distractions personnelles.

Le repas s'acheva dans un lourd silence. "Réunion du Conseil immédiatement !" souffla Arpad à Astrid sa voisine de table "Fais passer à Liesse". Puis s'adressant à Nina d'un ton hautain, il lui demanda s'ils pouvaient sortir de table. Nina acquiesça d'un signe de tête : elle paraissait anéantie, mais Arpad la connaissait assez pour savoir qu'elle retrouverait très vite son aplomb accoutumé.



Nina s'était avancée vers Léocadie d'un air si menaçant que cette dernière, prise d'une peur soudaine, recula et finit par s'enfuir de la pièce. Nina sortit à son tour et descendant les deux étages se dirigea vers le bureau de Nicolas dans lequel elle fit une entrée théâtrale sans même se donner la peine de frapper. Surpris, les trois enfants embrassèrent leur père et le quittèrent aussi vite qu'ils le purent, la mine de leur mère n'annonçant rien de bon.

- Je viens de renvoyer cette abominable Léocadie, annonça Nina encore tremblante de colère, cette fois dans sa langue maternelle.

- Vous auriez pu me consulter, ma chère, répondit Nicolas avec ennui ; nous repartons dans quatre jours et je ne vois pas qui pourra s'occuper de Kostia.

- Il dormira avec Arpad, décida Nina et Alban couchera dans la nursery.

- Il n'en est pas question, Janina, dit Nicolas durement. Arpad n'est encore qu'un enfant et tu n'as pas à lui demander de prendre un bébé en charge. Grâce à ta stupide idée de lui faire faire de l'allemand, il a plus de travail qu'il devrait en avoir ; sans compter la préparation de son prix. Et Alban ne supportera pas d'être séparé de son frère et de dormir seul à l'autre bout de la maison. Quant à s'occuper de Kostia pendant la journée, lui donner à manger, le changer, tu ne peux tout de même pas exiger de madame Besson qu'elle assume cela en plus de son travail.

- Eh bien que veux-tu qu'on fasse de lui ? demanda Nina d'un ton irrité. Suggérerais-tu par hasard de l'emmener avec nous ?

- Pourquoi pas ?" dit Nicolas dont le visage s'éclaira. Ne serait-ce pas merveilleux de retrouver le bébé le soir en rentrant, de l'entendre gazouiller le matin, de lui apprendre ses premiers mots. Oui, pourquoi pas ? "Nous paierions une femme de

chambre pour s'occuper de lui pendant les concerts et les séances de travail et je suis sûr que Florence et même David, nous aideraient pendant la journée. Rappelle-toi que David a quatre enfants."

- Cela m'étonnerait énormément que David aide sa femme ! s'écria Nina avec dédain. Ce n'est pas une pianiste virtuose : elle n'a absolument rien d'autre à faire qu'à tenir sa maison et à s'occuper de quatre malheureux enfants.

- Il est vrai qu'une mère de quatre enfants, sans même une femme de ménage, n'a pas grand-chose à faire", observa ironiquement Nicolas et Nina, dont le sens de l'humour, n'était que médiocrement développé, lui lança un sourire satisfait.

- Il est regrettable que tu aies renvoyé Léocadie si précipitamment, avant même que nous lui ayons trouvé une remplaçante, dit Nicolas. Tu aurais pu au moins la garder pour faire le ménage quand les enfants sont en classe. Et Kostia l'adore. Il va certainement être très malheureux.

- Arrête d'être si stupidement sentimental, Nicolas. Ce qui est fait est fait et il est hors de question que je revienne sur ma décision. Demain, tu vas aller dans les agences chercher une nurse qui soit aussi capable de faire le ménage et de s'occuper du linge des enfants.

- TU iras toi, Janina, dit fermement Nicolas. Moi je vais aller voir le Principal du collège pour voir si Arpad pourrait changer de classe et faire de l'anglais ou du russe au lieu de l'allemand.

- Mon Dieu, quel dommage, s'exclama Nina, le pauvre Arpad sera terriblement handicapé s'il donne un concert à Berlin !

- Bien sûr, tout le monde sait que l'Allemagne est un pays sous-développé où personne ne sait un mot de français ou d'anglais, dit Nicolas, sarcastique. Comme il ne pourra pas demander sa clé à la réception, il risquera de dormir à la belle étoile.



Françoise Dubost-Luciani

## LE PETIT SEPTUOR DE NANNY BROUETTE

Françoise Dubost-Luciani nous fait découvrir deux ans de la vie d'une famille de musiciens cosmopolites, particulièrement fertiles en événements, et qui vont s'avérer décisifs pour leur avenir. Nicolas, le père, violoniste et chef d'orchestre, commence à se lasser des caprices et de la tyrannie de Nina, sa femme, pianiste virtuose qui attend leur septième enfant. Nina est un monstre d'égoïsme et une mère odieuse qui s'en prend de préférence au plus fragile d'entre eux : Alban, petit violoniste prodige. Les enfants sous l'égide d'Arpad leur aîné partent en guerre contre Nanny Brouette, leur terrible gouvernante anglaise. Le couple va-t-il se séparer ? Nicolas succombera-t-il au charme de la douce Céline ? Que va devenir Nanny Brouette ? Un roman plein d'humour et de tendresse, des personnages attachants, originaux, truculents, particulièrement bien campés, comme sait le faire l'auteure dans tous ses ouvrages.

*Un ouvrage bien écrit avec des moments enjoués, tristes ou gais et des dialogues intéressants qui donnent envie de connaître la suite et le dénouement. J'ai particulièrement aimé la partie où les enfants décident de prendre leur vie en main. (DD)*



*Née en Vendée, Françoise Dubost-Luciani y a vécu jusqu'à 18 ans. Des études de langues à Nantes, un an en Angleterre, puis enseignante en Algérie de 1958 à 1962. Elle a cinq enfants et seize petits enfants dont trois franco-vietnamiens, deux, franco-polonais et deux, franco-russes.*

*Après la perte brutale de sa mère à six ans, elle est séparée de sa petite sœur et de son père pour être élevée sévèrement par sa grand-mère paternelle, puis la pension deux ans plus tard. C'est vers huit ans qu'elle commence à créer des personnages pour surmonter sa solitude. Elle joue du piano et de l'orgue et tout au long de sa vie elle a eu la passion des gens et des mots.*

*Photo de Géraldine Delahaye*

  
écrituriales  
Association des Auteurs Éditeurs Réunis

Prix : 15 € TTC

ISBN 978-2-919125-52-4



9 782919 125524